



**GOLSHIFTEH FARAHANI**

# J'AI DÉCOUVERT MON CORPS À PARIS

Son goût de la liberté l'empêche de retourner en Iran, mais partout ailleurs elle crève l'écran. Comme dans le sublime « Syngué sabour », d'Atiq Rahimi. Rencontre avec une actrice belle comme persane.

**Par Florence Ben Sadoun Photos Nicolas Valois**





(Robe et ceinture Valentino. Bague « Jai pur » Elisa Droy)



**ALLONGÉE DANS UNE POSE LASCIVE, GOLSHIFTEH**

Farahani est l'incarnation même d'une princesse des Mille et Une Nuits. Une fois debout, pieds nus dans le studio photo, elle se transforme instantanément en sauvageonne rayonnante, d'une rare évanescence. La France ne l'a découverte que tardivement dans « A propos d'Elly », d'Asghar Farhadi – le réalisateur d'« Une séparation » –, ou dans « Poulet aux prunes », de Marjane Satrapi. Pourtant, depuis qu'elle a 14 ans, Golshifteh Farahani est une star à Téhéran. Mais, en 2008, la jeune actrice a pris son destin en main, en laissant tomber le foulard qui couvrait ses cheveux sur un tapis rouge à Hollywood. Et, surtout, en dévoilant un sein dans une vidéo tournée alors qu'elle était présélectionnée pour les César 2012. Des gestes de liberté qui lui interdiront de retourner dans son pays, où vivent encore ses parents, de grands artistes, qu'elle voit rarement aujourd'hui, toujours hors d'Iran.

Impossible de ne pas être foudroyé par la beauté animale de Golshifteh, qui semble la traverser à son insu et habiter tous ses gestes. Dans « Syngué sabour, pierre de patience » (sortie le 20 février), le très beau film d'Atiq Rahimi, on ne voit qu'elle. Elle dans sa burqa vert anis, chaussée de sandales en plastique dans la poussière de Kaboul, elle qui fuit les explosions avec ses deux petites filles sous le bras, elle qui prie pour ramener à la vie son mari dans le coma, elle, enfin, qui ne cesse de parler et qui se réapproprie, au fil du film, son corps et sa vie. Les producteurs craignaient qu'elle ne soit trop belle pour le rôle. « Comme si, sous

leur burqa, les femmes afghanes étaient laides parce qu'elles ont le visage caché ! » s'énerve l'actrice. Cela n'a pas fait peur à Atiq Rahimi, auteur franco-afghan de « Syngué sabour », prix Goncourt 2008, qu'il a décidé d'adapter au cinéma. Golshifteh illumine ce portrait de femme bouleversant comme une nouvelle Joconde. On comprend Atiq, cette fille-là attire la caméra comme un aimant. Elle a d'ailleurs pris l'habitude, dès son premier film, de l'embrasser et de sceller un pacte avec elle avant de tourner. « C'est un peu fou, mais je lui dis : "Tu vas voir, on va faire quelque chose d'incroyable ensemble", confie-t-elle. C'était d'autant plus vrai dans "Syngué sabour", où je joue seule face à un corps inerte. Pour moi, être devant une caméra est la chose la plus naturelle et la plus agréable qui soit, je suis comme dans un bain de lait... Tourner, c'est ouvrir la porte du paradis ! »

**ET LES PORTES DU CINEMA S'OUVRENT EN GRAND** pour elle puisqu'elle enchaîne tout de suite avec « Cannes », de Christopher Thompson, puis avec le prochain film de Danielle Arbid et qu'elle espère jouer dans le premier long de son amoureux. « Depuis ma rencontre avec Louis [elle prononce "Lvi" avec du miel dans la bouche et un accent délicieux], j'ai commencé à comprendre le cinéma français. » « Lvi », c'est l'acteur-réalisateur Louis Garrel, qui vient de remporter le prix Jean-Vigo du court-métrage pour « La Règle de trois ». Ils rentrent tout juste d'un voyage en Italie, où la neige les a obligés à prendre le train : « J'ai pleuré

quand je suis montée dans le wagon. Des larmes incontrôlables. Ça m'a rappelé la guerre en Iran, les gens qui fuyaient des bombardements vers le Sud... » D'elle, on apprend beaucoup d'autres choses en lisant le très beau livre de Nahal Tajadod, « Elle joue » (éd. Albin Michel), qui est, pour des questions de sécurité, un portrait déguisé de Golshifteh. « Tout est vrai dedans », dit celle qui ne racontait qu'un cinquième de sa vie à ses parents pour ne pas les inquiéter. Et ils auraient eu de quoi, tant elle a pris des risques.

**PLUS ON L'APPROCHE, PLUS LA RICHESSE ET LA FORCE** de cette comédienne de 29 ans surprennent. Dans « Syngué sabour », le personnage de la femme n'a pas de nom. On apprend que celui de Golshifteh n'est pas celui de son état civil. C'est celui que ses parents ont voulu lui donner à sa naissance, une traduction du nom d'un personnage de « L'Âme enchantée » de Romain Rolland. Mais les autorités l'avaient jugé trop gauchiste... Golshifteh a tourné « Syngué sabour » en dari, la langue perse parlée en Afghanistan. L'accent est très différent du farsi parlé en Iran : « C'est la même langue mais on ne peut pas se comprendre sans sous-titres. Alors, j'ai écouté des centaines de fois les dialogues du film enregistrés pour moi par une femme afghane. Je me suis imprégnée de ces intonations pour jouer au minimum treize pages de texte par jour... » Elle parle trois autres langues : l'allemand un

peu, parce que sa mère destinait cette enfant virtuose à une carrière de grande pianiste à Vienne, l'anglais et le français qu'elle tient à maîtriser parfaitement parce que sa maison est à Paris depuis qu'elle a quitté l'Iran. Golshifteh Farahani pense d'ailleurs que toutes les femmes devraient vivre quelque temps à Paris pour se libérer. « En arrivant en France, j'ai compris que c'était joli d'être une femme. Avant, en Iran, être une fille m'empêchait d'avancer dans la vie. Dans mon pays, le corps des femmes n'existe

pas et la notion de plaisir non plus. Ici, je ne dois pas me flageller parce que j'ai du désir. C'est le point commun que j'ai avec le personnage du film : à Paris, j'ai découvert mon corps. Si j'étais restée actrice à Los Angeles, je n'aurais rien compris ! »

La jeune femme qui raconte cela avait choisi, adolescente, de ne plus être une fille en vivant comme un garçon pendant une année. Le crâne rasé, les seins bandés, un bonnet sur la tête, elle sillonnait à vélo les rues sombres de Téhéran, la nuit. « Je voulais juste vivre comme un être humain, ne plus être regardée comme un objet. En fait, je voulais être invisible et c'est impossible quand on est une fille et que les hommes ont le droit de vous jeter de l'acide sans raison, juste parce que c'est l'été », explique-t-elle pudiquement sans dire que cela lui est arrivé. Cela appartient peut-être à sa syngué sabour, cette pierre de patience qui, selon la mythologie perse, absorbe tous les non-dits, toutes les souffrances de son propriétaire, jusqu'à ce qu'elle éclate un jour et le délivre. « Moi, comme dans le film d'Atiq, j'ai ma pierre de patience : une amie très proche qui jamais ne répétera les secrets que je lui confie. » Et des secrets, Golshifteh en a.

F.B.S.

**“En arrivant en France, j'ai compris que c'était joli d'être une femme. Ici, je n'ai pas à me flageller quand j'ai du désir.”**

